

Cahier de la Haute Lande **Extraits**

Jean-Pierre Issenhuth

Number 17, Winter 2008–2009

Empreintes littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2589ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (2008). Cahier de la Haute Lande : extraits. *Contre-jour*, (17), 19–36.

Cahier de la Haute Lande

extraits

Jean-Pierre Issenhuth

Pour rester sain d'esprit, que je n'oublie jamais ceci : par rapport à l'infini, par rapport à l'univers, pour ne pas dire par rapport à Dieu, la différence entre les gens les plus intelligents et les plus bêtes, ou les plus savants et les plus ignorants, n'a pas l'épaisseur d'un cheveu. C'est une simple intuition mathématique, que des auteurs insoupçonnables de collusion corroborent sans cesse : « On est toujours l'imbécile de quelqu'un, comme on est toujours bête sur un point ou un autre » (P. Léautaud) ; « Ne sommes-nous pas tous, plus ou moins, des ignorants ? » (W. Gombrowicz) ; « Nous ne sommes guère plus intelligents les uns que les autres » (R. Feynman) ; « Une forme de bêtise habite toute pensée » (S. Audeguy) ; « qu'est-ce qui peut faire "penser" que, proportionnellement parlant, l'homme pense plus qu'une puce ? » (P. Guyotat), etc.

*

Je cherche des ponts. Quand je n'en trouve pas, j'essaie d'en construire. Comment imaginer le grand pont inconnu qui reliera éventuellement la Terre à la vie extraterrestre ? Il faudrait d'abord connaître le bout de ce pont. Le programme SETI (*Search for Extraterrestrial Intelligence*) n'a

conduit jusqu'en 1977 qu'à la découverte des quasars (1965) et des pulsars (1967). Dans la nuit du 15 août 1977, enfin, le radiotélescope Big Ear (Ohio) a enregistré un signal puissant qui semblait d'origine artificielle. Sur le relevé des détections, Jerry Ehman a écrit « Wow ! » à côté de ce signal bizarre. Le signal ne s'est pas répété et n'a pas été expliqué. En 2004, le radiotélescope d'Arecibo aurait enregistré plusieurs fois un nouveau signal curieux.

*

En musique, ce ne sont pas nécessairement les variations que je préfère à tout instant, mais elles me manquent vite et j'y reviens toujours. Bach : les vingt variations de la passacaille en ut mineur (BWV 582), sur un thème attribué à André Raison. Mozart : sur *Ah ! vous dirai-je maman*. Beethoven : sur une valse de Diabelli. Brahms : sur un thème de Hændel et sur un thème de Haydn, qui n'est pas de Haydn. Et puis des quantités d'autres choses : la passacaille de Buxtehude, l'offertoire de Dandrieu sur *O filii et filiae*, et tant de Noël !

Les variations sont des conjugaisons et des déclinaisons. Elles procèdent sans cesse à la conjonction des différences et des contraires : la variété et la répétition, la continuité et la rupture, la succession logique et la surprise, l'invention et l'imitation, l'innovation et l'héritage.

Jean Dutourd a montré la belle fatalité des variations et leur caractère de trait d'union dans cette anecdote rapportée d'un spectacle du Cirque de Moscou :

À ma gauche était assise une vieille dame qui accompagnait un petit garçon. Écoutant Vladlène me traduire les facéties du clown Popov, grande vedette de ce chapiteau, la vieille dame nous fit un beau sourire et nous dit dans un français un peu flétri et désuet, avec l'accent roucoulant des Slaves, qu'elle était fort émue d'entendre, ici, à Leningrad, deux jeunes gens distingués s'entretenir dans la belle langue qu'utilisaient autrefois les personnes bien nées et qu'elle avait apprise elle-même dès son enfance. D'ailleurs elle avait tenu à ce que son petit-fils apprît le français à son tour. « N'est-ce pas, Lioulik ? ajouta-t-elle en se tournant vers le gamin. « Da, babouchka »,

répondit celui-ci. « Dites-lui quelque chose en français, gospodine », me demanda la bonne dame avec une légère supplication dans la voix à quoi je ne résistai pas. « Je suis, tu es, il est... » récitai-je au jeune Lioulik dont le visage s'éclaira et qui s'écria : « Nous sommes, vous êtes, ils sont !... » (Les voyageurs du Tupolev)

*

Dans la même situation, devant les mêmes données, l'un dit « pourquoi ? », l'autre « pourquoi pas ? ». C'est l'horizon fermé et l'horizon ouvert, et la seule différence entre deux horizons si infiniment distants : une toute petite question de tempérament individuel, constitué par les hasards de la naissance, de l'éducation, de l'air respiré — un battement d'ailes de papillon — qui a d'immenses effets : l'orientation de vies entières, des réputations extraordinaires, des systèmes de pensée complets. On oublie le battement d'ailes insignifiant du début. Ce n'était presque rien, c'est devenu presque tout, et l'humour de Pascal se vérifie : la longueur du nez de Cléopâtre, la face du monde changée.

*

Chaque fois qu'une habitude apparaît dans le comportement de mes canards, ils semblent prendre un malin plaisir à la briser. Pendant tout l'été et le début de l'automne 2007, ils se sont envolés tous les jours aux mêmes heures, pour environ une demi-heure, traçant des arabesques au-dessus de la forêt et du hameau, parfois jusqu'à disparaître temporairement dans les nuages bas, avec ou sans escales dans le voisinage, pour enfin amerrir dans leur mare avec une précision parfaite ou atterrir non loin, selon une technique que l'aviation a copiée en tous points. Mon voisin les a photographiés sous toutes les coutures quand ils faisaient escale chez lui, cet été. En ce mois de novembre, ils ne volent plus, ou de loin en loin, en rase-mottes et sur de courtes distances. Ce n'est certainement pas le froid, dont ils se moquent, qui a provoqué ce changement. J'évoque le froid parce qu'il a gelé à -11° le 17, et quelques autres matins à -10° , ce que je n'avais jamais vu ici en novembre. J'ai cassé à la hache la glace de la mare, épaisse de 10 cm, et les canards, après une glissade sur la banquise du bord, se sont relancés à la nage au milieu des glaçons flottants.

La mare est un cône évasé, renversé (la pointe en bas) et un peu aplati latéralement (la base est elliptique). La profondeur au centre est de 1,10 m et le volume d'eau, d'environ 3 m³. C'est plutôt un bassin qu'une mare ; je m'en tiens à « mare » pour l'amour du mot. Les feuilles et les branches mortes qui tombent des chênes avoisinants s'accumulent dans la pointe, dont la profondeur garantit toujours une hauteur d'eau suffisante pour les plongeurs, l'exploration subaquatique et les exhibitions (le derrière en l'air et le reste sous l'eau, ou bien la danse sur l'eau, avec les seules pattes immergées et de grands battements d'ailes, gymnastiques dont le ballet aquatique humain est le prolongement évident). Vient le moment, tous les ans, de pomper l'eau verdâtre pour la renouveler et vider le fond rempli de débris à demi décomposés. Ce jour de purification, les canards ne semblent éprouver aucun contentement particulier. Ils sont plutôt nerveux : ils viennent continuellement vérifier à quelle vitesse la mare se remplit, et m'obligent à exiger de la pompe chinoise du forage un effort plus que téméraire. L'eau nouvelle reste vaguement transparente un jour ou deux, après quoi ils s'empressent de la ramener à son état bourbeux. Ils semblent préférer l'eau sale, qui les nourrit : ils disposeraient d'un système interne de filtrage pour y récupérer les éléments nutritifs. Ce côté récupérateur m'est sympathique.

Un jour, les voyant se promener, mon ami l'éleveur de poulets me dit :

— Ils sont en parfaite santé, vos canards !

Et moi, toujours avide d'apprendre du nouveau à leur sujet :

— À quoi le voyez-vous ?

— À leurs pattes orange vif !

En effet, leurs pattes se voient de loin, mais il ne m'était jamais venu à l'idée que ce rayonnement puisse être un signe de santé. Un animal terne serait donc autant à plaindre qu'un homme terne ? L'éclat des couleurs des colverts s'ajoute à l'étonnante variété de teintes qui fait d'eux, pour Hubert Reeves, des animaux aussi rares que communs : « Les canards à col vert sont parmi les plus beaux oiseaux que je connaisse. Je ne me lasse pas de les admirer, chaque fois que j'en ai la chance. Et pourtant, leur coloris

bariolé m'intrigue. Bec jaune, tête verte, dos brun, pattes orange, un choix de couleurs qui ne vont pas nécessairement bien ensemble. » (*Poussières d'étoiles*) Toute la crânerie inventive de la nature transparaît dans cette remarque.

Le mimétisme semble être la règle entre les canards. Il est rare qu'ils ne s'adonnent pas tous à la même activité en même temps. Par là, ils ressemblent aux banlieusards qui sortent tous en même temps leur tondeuse à gazon, plongent tous en même temps dans leur piscine, etc. Même les accélérations, les ralentissements et les changements de cap dans la marche du groupe paraissent orchestrés, mais impossible de dire avec certitude d'où vient l'impulsion responsable de ces changements. Devant une modification générale du comportement, toujours très rapide, j'ai souvent l'impression que le moteur est extérieur, qu'ils sont conditionnés par une altération dans l'environnement qui échappe à mes sens limités.

J'ignorais que les canards sont d'extraordinaires marcheurs. Ils dorment peu, à l'ombre, la tête sous l'aile, quelquefois sur une patte et souvent d'un seul œil que la paupière, qui remonte, fait passer du noir au blanc comme en le masquant avec un store de plastique. Un œil blanc est le signe du sommeil. Ils aiment dormir alignés autour d'un vieux chêne, disposés en couronne, la tête tournée vers le tronc ; on dirait qu'ils sacrifient à un rite druidique. Presque toute la journée, ils vont à pied, à l'aventure, avec l'air d'observer tout, d'écouter tout, et particulièrement, bien sûr, les insectes ou les mollusques qui pourraient se présenter sur leur chemin. Quand ils courent, on ne voit pas leurs pattes ; on dirait qu'ils glissent sur le ventre comme des traîneaux faits pour l'herbe.

Je m'incline devant leurs performances sensorielles : une ouïe bien plus fine et plus sélective que la mienne (ils reconnaissent ma voiture à son bruit particulier ; si je me déplace autour de la maison, la nuit, c'est-à-dire à cinquante mètres d'eux et hors de leur vue, ils s'en aperçoivent aussitôt et signalent leur présence) ; une vue étonnante pour leurs petits yeux ronds (ils me reconnaissent de très loin, de même que les inconnus, dont ils s'éloignent bien avant qu'ils n'approchent). Des autres sens, je ne peux guère juger, excepté du toucher, quand leurs palmes écrasent la laitue comme des laminoirs. Dans le potager, ils ne s'intéressent qu'à

la laitue, un peu pour en grignoter les feuilles, bien davantage pour y débusquer limaces, limaçons, perce-oreilles, vers, cloportes ou escargots, ce qui suppose, de leur part, l'effeuillage complet de la salade. Confiants dans l'efficacité de leur broyeur interne (le gésier), ils avalent les escargots petits et moyens avec leur coquille.

Car ils sont omnivores. Michel Tournier s'en est étonné :

Chaque année, le 1^{er} mars, une dizaine de canards colverts s'installent dans mon jardin. C'est pour eux un lieu de reproduction. Ils se jettent goulûment sur toute nourriture que je leur offre, grains, croûtons, épiluchures, vidures de poissons, etc. Rien ne les rebute. Je songe à la définition de Victor Hugo : « Le canard est un cochon à plumes. » Il ne croyait pas si bien dire. (Journal extime)

Je les crois par-dessus tout carnivores, pour les avoir vus se jeter sur des lézards, des chenilles, des limaces, des larves de hanneton, et même sur les énormes larves caoutchouteuses, blanc jaune, en forme d'accordéon, des capricornes, qui tombent par moments du bois de chauffage (pin ou chêne) que je fends. J'ai l'impression qu'ils vont s'étouffer en avalant ces larves, mais non, l'accordéon descend tranquillement le long de leur cou, en remuant comme s'il jouait de la musique, et vite il n'est plus qu'un souvenir. Une libellule qui s'aventure au-dessus de la mare provoque une révolution, c'est à qui sautera pour la gober, et chaque jour d'été s'achève par la poursuite générale des moucherons qui tournent au-dessus de l'eau.

Un mystère m'arrête : comment une cane colvert sait-elle qu'il lui faut bâtir son nid à l'est du tronc d'un chêne ? C'est ainsi qu'elles font toutes, sans l'avoir jamais vu faire, et c'est exactement ce qu'il faut : le vent dominant souffle de l'ouest, la pluie et la grêle fouettent toujours de ce côté, et c'est à l'est que le nid est le mieux protégé des intempéries. Les canetons apprennent de leur mère à chercher la nourriture et à imperméabiliser leurs plumes, mais ce choix de l'emplacement du nid ?

La sagesse des canes ne s'arrête pas là. Comme si elle avait compris le danger qui menace les nids exposés en pleine nature, l'une d'elles a choisi, pour couvrir, le coin le plus obscur de la cabane. Elle a creusé un

trou dans les aiguilles de pin qui tapissent le sol et a pondu là plus de quinze œufs, un par jour, de la fin février à la mi-mars 2007. Les œufs étaient disposés en plusieurs étages et la cane en modifiait souvent le rangement pour amener à la surface les œufs du fond, et vice versa. Elle a commencé à couvrir à plein temps le 16 mars. Quand elle s'absentait (très peu) pour manger ou s'ébrouer dans la mare, elle disposait sur le nid un peu de duvet étoilé arraché à son ventre. Pendant qu'elle couvait, le beau mâle dont elle était inséparable n'a pas quitté le bord de la mare, à portée de voix de la cabane. Toute la journée, il se lamentait à petit bruit, comme Ariane et Didon réunies.

Tournier s'est étonné des mœurs sexuelles brutales et débridées des colverts :

Leurs ébats sexuels ont de quoi faire rougir le témoin le moins porté sur la pudibonderie. Rien n'égale leur priapisme. Régulièrement on voit deux mâles courser une cane avec un acharnement inouï. Le premier qui l'attrape lui pince la nuque et la ramone furieusement de la croupe. L'autre mâle ne s'estime pas battu. Il se juche sur le dos du premier et l'encule rageusement. Et tout cela dans un jardin de curé à l'ombre de ma vieille église ! Les canes pondent ici et là. Le curieux, c'est que régulièrement elles déplacent leurs œufs et je n'ai jamais su comment elles s'y prenaient. (Journal extime)

Jusqu'ici, je n'ai pas été témoin de ces excès dans leur ensemble. Le priapisme, oui, je l'ai vu, dans la mesure où un point de vue humain est applicable à la situation, et une homosexualité légère et occasionnelle. Je n'ai pas été témoin du déplacement des œufs, et ne comprends pas plus que Tournier comment il serait possible. J'ai seulement vu une cane abandonner des œufs que j'avais transportés dans la cabane, dans un nid moins exposé aux prédateurs, et j'ai jugé préférable de ne plus jamais toucher aux œufs, excepté pour les manger. « Dans mon jardin, poursuit Tournier, une cane de colvert s'est mise en ménage avec l'un de ses fils. Pour se venger, la nature a frappé ses œufs de stérilité. Elle les couve néanmoins avec obstination. Par deux fois, je l'ai surprise en train de casser l'un de ses œufs et d'avalier son contenu. Puis bizarrement elle va laver les coquilles dans le bassin. » On se croirait en pleine mythologie

grecque ; jamais je n'ai vu, dans la vie de mes canards, quoi que ce soit de comparable à ces folies antiques.

Au début, j'étais porté à imaginer toutes sortes d'initiatives et de précautions pour mieux encadrer leur vie, et mon ami l'éleveur de poulets me répétait : « Laissez aller ! La nature sait faire ! » Il avait raison : les animaux ne sont jamais mieux que libres et laissés à eux-mêmes — à l'exception des chiens et des chats, sans doute, et de tous les animaux surajoutés, sans rapport avec l'écosystème.

À quelle existence sont réduits les canards qu'on cloue au sol (en leur coupant le bout des plumes d'une aile), ou qu'on prive d'eau où s'ébattre pour reconditionner leur plumage, ou qu'on empêche de marcher à la découverte du monde (en les enfermant dans des enclos ridicules, vite transformés en bourbiers par les palmes), ou, chose pire encore, qu'on immobilise pour les gaver, c'est-à-dire les rendre malades ! Certes, la liberté a un prix : j'ai perdu des canes qui couvaient loin de leur cabane. Elles s'étaient cachées le mieux possible (sous les épines d'un buisson de houx ou sous des ronces), mais les prédateurs les ont vite trouvées. N'importe ! La liberté vaut toujours plus que son prix, et les époques où le manque de nourriture imposait de tirer le meilleur parti possible d'un élevage amateur sont révolues. Une fouine et deux renards, probablement responsables de mes pertes, viennent d'être capturés par mon ami l'éleveur, mais il en arrivera d'autres.

Je me suis exercé à la solitude. J'ai passé des semaines sans voir personne, sans parler à quiconque, dans la seule compagnie de la terre, des plantes, des canards, d'un rouge-gorge. Debord savait ce qu'est la vraie solitude : « C'était une plaisante et impressionnante solitude. Mais en vérité je n'étais pas seul : j'étais avec Alice. » Je n'étais pas avec Dominique, ni personne d'autre. De temps en temps, je me suis mis à parler aux canards. J'ai la certitude qu'ils reconnaissent instantanément ma voix, comme moi la leur, mais de là à dire que nous communiquons et nous comprenons... Je leur reconnais le sens du nombre ; je crois qu'ils perçoivent la quantité. Je doute qu'ils aient le sens de la durée, mais leur comportement à l'aube et au crépuscule me porte à croire qu'ils ont le

sens du moment. Ils se distinguent et me battent par le sens de l'espace, la mémoire des lieux, le sens de l'orientation. Au cours de leurs vols ou de leurs marches en territoire nouveau, je n'en ai jamais vu un seul perdre le sens du chemin du retour. Quand par hasard je les rencontre loin de leur enclos, ils font mine de ne pas me connaître. Ils ont l'expression un peu exaltée et hagarde qu'on note souvent sur le visage des aventuriers. Cavelier de La Salle était comme ça. Après quelques hésitations et comme une opposition pour la forme, ils reprennent, en file indienne, dignement, tout seuls, le chemin de leur maison. Il serait superflu de les admonester. En un mot, ils semblent plus maîtres de l'espace que du temps.

La nuit, ils ont toujours été tranquilles, sauf une fois. Une nuit de pleine lune de juillet, ils m'ont réveillé à trois heures du matin. Je les ai entendus, tout proches, comme s'ils étaient dans la chambre. Je me suis levé en sursaut, je suis sorti avec une lampe de poche. Ils étaient groupés devant le volet et m'appelaient. Je les ai reconduits jusqu'à la mare, où ils sont restés, et je n'ai jamais compris pourquoi ils avaient eu un comportement si spécial cette nuit-là. Fallait-il seulement briser une habitude ? La pleine lune a-t-elle joué un rôle ? Ou quelque animal menaçant ? Ou bien voulaient-ils me voir ? Je les crois tranquilles la nuit, mais qui sait ce qu'ils font ? Ils ont sur les ailes une ligne de plumes bleues phosphorescentes, apparemment prévues pour les aider à maintenir la bonne distance avec leurs congénères dans les vols de nuit, et il se pourrait bien qu'ils fassent usage de ces plumes extraordinaires à mon insu. Quoi qu'il en soit, je les retrouve tous les matins au bord de l'eau, identiques à eux-mêmes et au grand complet.

Il m'a toujours été (et me resterait) assez difficile de vivre sans animaux de ferme ni cultures. J'ai le sentiment d'*être* ces animaux et ces cultures, autant que de les *avoir*, comme si j'étais moi-même un animal d'élevage ou une plante cultivée sur la ferme expérimentale de la Terre.

Ici, maintenant, pour les amis des canards, je contribue à l'accomplissement d'un vœu de Rougemont : « Les livres devraient être utiles. On devrait y trouver des renseignements concrets, des recettes exactes, des explications vérifiables, des modes d'emploi, des descriptions

objectives et utilisables ; et ceci à tous les degrés de la réalité, dans les grandes choses comme dans les choses de rien. » (*Journal d'un intellectuel en chômage*) Rougemont remercie un livre de Colette de l'avoir renseigné sur les puces ! Peut-être ignorait-il qu'Émile Cabanon a écrit un roman utile : *Un roman pour les cuisinières*, qui se termine par une recette de cuisine. Je me place donc sous l'invocation de Cabanon — invocation moins fâcheusement impressionnante et amoindrissante que celle de Goethe, que Rougemont cite comme modèle de l'écrivain utile. « Mais, allez-vous protester, qu'est-ce que c'est que ce Cabanon ? D'où sort-il ? Personne n'en a entendu parler ! » Eh bien, est-ce si important ? « Les livres se passeraient fort bien de nom d'auteur. Ils deviendraient alors des objets anonymes, et les écrivains perdraient enfin cette vanité qui les fait parfois se prendre pour des industriels en droit d'apposer leur marque sur les produits sortis de leurs usines. » (Régis Jauffret, *Asiles de fous*)

À la mi-décembre, les canards ont repris leurs vols réguliers, mais plus brièvement, sans horaire fixe, par groupes de deux ou trois, et en prenant soin de ne pas amerrir quand la mare est gelée.

Depuis que je sais qu'en espagnol les canards s'appellent *los patos*, je ne nomme plus les miens que de ce nom, qui me paraît si ressemblant.

*

Pour la conscience de la Terre, ce pays est le plus arriéré que je connaisse. Qu'est-ce qui empêche, ici, de voir où l'on marche, et d'y réfléchir ? La suffisance ? Le quant-à-soi ? La légèreté ? L'ignorance ? Les Français se jugent-ils énormément supérieurs à leur sol, d'où ils dépassent pourtant d'à peine 1,70 m, et qui est bien plus profond qu'ils ne sont grands ? Je ne sais pas, mais c'est certainement ce diagnostic d'arriération qui me fait penser parfois : « Les Français ne méritent pas leur pays. » La générosité du climat et du sol, l'extrême richesse des paysages, leur variété et leur harmonie, la beauté sereine et bonhomme de l'architecture des ancêtres, il y a certes des Français qui les méritent, mais... « Au fil de mes voyages, j'ai découvert que les Québécois étaient des Français

bien élevés. » (Jean-Paul Dubois, *Je pense à autre chose*) S'ils pouvaient y remplacer les autochtones, je crois que ces gens « bien élevés » sauraient mériter ce pays.

*

Debord cite cet extrait d'un poète de l'époque T'ang : « Je descendis de cheval ; je lui offris le vin de l'adieu, — et je lui demandai quel était le but de son voyage. — Il me répondit : je n'ai pas réussi dans les affaires du monde ; — je m'en retourne aux monts Nan-Chan pour y chercher le repos. » C'est là, des siècles plus tard, au pied de ces mêmes monts Nan-Chan, que Teilhard de Chardin, le 1^{er} janvier 1932, à neuf heures, à la demande des participants à la Croisière jaune, prononça les mots suivants :

Mes chers amis, nous nous trouvons réunis ce matin, dans cette petite église, au cœur de la Chine, pour commencer en face de Dieu l'année nouvelle. Dieu, pour chacun de nous ici, n'a sans doute pas la même précision, la même figure. Mais, parce que nous sommes tous des hommes, nous ne pouvons échapper, aucun d'entre nous, au sentiment et à l'idée réfléchie que, au-dessus et en avant de nous, une énergie supérieure existe, à laquelle nous devons bien reconnaître — puisqu'elle nous est supérieure — l'équivalent agrandi de notre intelligence et de notre volonté. [...] Nous souvenant de Son omnipotence, nous La priérons d'animer favorablement pour nous, nos amis et nos familles, le réseau compliqué et en apparence si incontrôlable des événements qui nous attendent au cours des mois qui viennent — que le succès couronne nos entreprises, que la vraie joie soit dans nos cœurs ; et dans la mesure où la peine ne saurait nous être évitée, que cette peine se transfigure dans la joie supérieure de tenir notre petite place dans l'Univers, et d'avoir fait ce que nous devons ! (cité par Jacques Arnould, Pierre Teilhard de Chardin)

Le voyageur T'ang s'en allait vers les monts Nan-Chan pour y cesser d'agir. Teilhard y vient pour entreprendre. Il situe le mystère de Dieu dans l'énergie, source de toute animation. La comparaison de ces dynamiques me montre à quel point je suis occidental, vis en occidental, et en mourrai

peut-être, sans que cette perspective m'inspire le regret de n'avoir ni su ni souhaité arrêter d'agir, c'est-à-dire cesser d'être animé. Le voyageur et Teilhard se sont éloignés, mais l'esprit de Teilhard a gagné la Chine, et les monts Nan-Chan n'annulent plus deux dynamiques contraires.

S'il revenait, de qui le voyageur T'ang se sentirait-il le plus proche ? Du Chinois qui interroge Orsenna à Shangai, ou d'Orsenna lui-même ?

— *Pourquoi, en France, n'aimez-vous pas les enfants ?*

Je m'étonne, me récrie, le prie de développer.

— *En France, vous ne travaillez pas assez, donc vous préparez mal l'avenir de vos enfants.*

Et il enfonce le clou :

— *Chaque année, la dette de la France augmente. Seuls ceux qui ne travaillent pas assez s'endettent. Et qui doit rembourser ? Les enfants !*

Que répondre ? (E. Orsenna, Voyage aux pays du coton)

*

Le 21 octobre 2007, Anne était ici, aux claviers de l'orgue rénové de l'église du village. Il gelait déjà, mais quelle chaleur au cœur des paroissiens quand elle a interprété, entre autres choses, avec une précision extrême, la *Pastorale* (BWV 590) de Bach, l'*Élévation* de la *Messe à l'usage des couvents* de Couperin et la fin de la même messe ! Ordinairement, l'orgue est muet. Il n'y a plus personne ici qui sache l'animer. Le bulletin paroissial — un peu maladroitement, mais qu'importe ? — a rendu hommage à Anne, et il a bien fait. Jean Le Moyne avait raison de comparer l'orgue à une locomotive à vapeur, mais c'est aussi, par la multitude des timbres, une machine qui cherche à s'accorder avec l'univers.

*

Sloterdijk interprète ainsi le début de la Genèse :

Dieu n'existe qu'en apparence avant la création de l'homme [...] en réalité, il naît en même temps que lui, à partir de l'acte d'inspiration

qu'il échange avec Adam. Dès que cela sonne et résonne en Adam, dès que s'éveille en lui « l'âme vivante », mais seulement à partir de cet instant, Dieu prend, lui aussi, une existence. [...] Dieu et l'homme naissent simultanément dans le cercle cybernétique de la résonance dyadique. (Ni le soleil ni la mort)

J'entends une résonance entre l'interprétation de Sloterdijk et ces lignes d'Angelus Silesius : « Je sais que Dieu sans moi ne peut vivre un instant ; si j'étais réduit à néant, Il rendrait l'âme aussitôt. » (*Le voyageur chérubinique*)
L'un prend la question par le début, l'autre par la fin.

*

Personne n'est continuellement inspiré, et tout n'est jamais intéressant dans un livre. L'élément inspiré, c'est la trace d'un éblouissement qui serait la seule façon de voir pour un aveugle, ou peut-être ce qui a été trouvé sans être cherché, et sonne plus juste que ce qui a été cherché, même avec l'énergie du désespoir. Je n'ai que mon oreille pour juger de ces différences, et que vaut mon oreille ? Je l'ignore, mais il vaut certainement mieux m'y fier que prétendre absurdement entendre avec l'oreille d'autrui. L'élément inspiré peut être un détail, une phrase, un paragraphe. L'attente de cet élément rapproche la lecture du glanage que j'aime pratiquer dans les champs de carottes, d'oignons ou de pommes de terre (pour moi), et de maïs (pour mes canards). Je trouve beaucoup à glaner quand la moissonneuse ou la récolteuse sont dérégées. Et quand je trouve, en lisant, des passages inspirés, est-ce que la machine de l'écrivain est dérégée ?

Plus généralement, les passages qui arrêtent ma lecture m'inspirent le regret de ne pas les avoir connus plus tôt : je les aurais cités, ils m'auraient dispensé de patauger longtemps pour ne trouver qu'un reflet des mêmes énoncés. Ainsi, ce conseil de Gombrowicz aux critiques : « Que votre plume soit la plume d'un artiste et non d'un pseudo-scientifique. » (*Journal*) Ou ces propos de Léautaud : « Je vois quelquefois qu'on dit du mal des écrivains qu'on appelle les "écrivains d'humeur". Je les mets, moi, à haut prix, pour ce qu'ils écrivent de vivant, de franc, de direct, vraiment

à l'image d'eux-mêmes, ce qui compte autrement, malgré tous les défauts qu'on peut leur trouver, que les écrits au modèle de n'importe qui. »

*

À Princeton, Einstein cherchait la compagnie de Gödel parce qu'il était très différent de lui. Les idées métaphysiques d'Einstein étaient dans la ligne du *Zeitgeist* (esprit du temps) ; Gödel est resté étranger à cet esprit. L'attitude négative devant l'esprit du temps a-t-elle des racines germaniques ? J'ai trouvé cette attitude chez Werfel, je la rencontre maintenant chez Gödel, et, en même temps, chez Grass : « [...] je suis devenu ami du risque qu'il y a à résister en *outsider* à l'esprit du temps qui prévaut à chaque époque. » (*Pelures d'oignon*) Tout dernièrement, César Aira, qui fait allusion à « l'effet du *Zeitgeist* » (*Les nuits de Flores*), et Louis Calaferte, qui note que « toute concession à l'esprit du temps est une amputation » (*Traversée*), ont sérieusement ébranlé l'hypothèse germanique.

Gödel déclarait adhérer à un Dieu « plus que personnel ». En 1970, il a fait connaître une preuve logique de Dieu qu'il avait conçue à une date inconnue. Si Popper a eu connaissance de cette preuve, il n'a pas dû l'apprécier ; il concevait « un dégoût éternel des théorisations à propos de Dieu » et situait l'origine de la théologie dans « un manque de foi » (*La quête inachevée*).

Dans deux lettres de 1961, Gödel développe les idées suivantes :

— Le monde n'est pas chaotique et arbitraire ; la science montre que la régularité et l'ordre y règnent ; il a eu un commencement et aura probablement une fin ; pourquoi alors devrait-il n'y avoir que cet unique monde ? Puisqu'un jour nous sommes apparus dans ce monde sans savoir comment ni pourquoi, la même chose peut se produire pour nous, de la même manière, dans un autre monde.

— La seule façon d'apprendre est souvent de commencer par se tromper. Une grande partie de l'apprentissage se fera dans l'autre

monde, en se rappelant et en comprenant réellement, pour la première fois, nos expériences de ce monde-ci, qui n'auront été que des matières premières.

« D'après Gödel, la signification du monde est (le processus d'essayer continuellement de surpasser) la séparation entre souhait (plus généralement force) et fait. » (Hao Wang, *Kurt Gödel*)

*

Le déferlement contemporain des livres est un défi aussi difficile à relever que le déferlement des ordures. Pour fouiller, trier, faire des trouvailles dans le gigantesque dépotoir livresque contemporain, il faut beaucoup de temps et d'acharnement, et il en faudra toujours davantage. Bien sûr, l'ampleur du défi, et les odeurs, et les microbes aident à comprendre qu'on se replie sur les livres du passé, qu'on y cherche refuge, qu'on y trouve la sécurité et qu'on s'en tienne là. Pourtant, l'exploration de la décharge n'est pas plus décevante que le confinement dans le passé. Le déferlement actuel des livres devrait faire moins peur que leur rareté dans des époques où leur fréquentation était l'apanage d'une minorité qui se prétendait de droit divin.

*

Dans la *Sinfonia V* en mi bémol majeur (BWV 791), Bach a montré qu'il maîtrisait tout l'orgue français et pouvait y ajouter. La basse, qu'il appelait « la voix de Dieu », est de lui, et tout l'orgue français se déploie au-dessus, comme une dentelle, avec un merveilleux esprit d'aventure et de fantaisie. C'est un modèle d'un grand secours dans mes problèmes de ponts, mais si j'abuse de cette mathématique sensible dans ma maisonnette forestière, je suis rayé de la carte, je n'existe plus. Le linge, la vaisselle sale, la poussière s'accumulent, le feu s'éteint. J'écoute et me dis : « Il marche pesamment sous des girandoles, et deux mondes ne font qu'un. » L'appel des contraires ou d'éléments éloignés me rappelle que la mécanique inspirée est la cime, et que je ne peux faire mieux que la désirer.

La mécanique est inspirée quand l'appel de contraires ou d'éléments éloignés n'a pas pour résultat un ensemble vide. La réussite est l'intersection, le résidu de la rencontre de deux vérités profondes. « Le contraire d'une affirmation juste est une affirmation fausse. Mais le contraire d'une vérité profonde peut être une autre vérité profonde » (Bohr cité par Heisenberg, *La partie et le tout*). « En matière d'art, c'est évident, ça chante là où deux extrêmes inconciliables se touchent. » (Pierre Guyotat, *Explications*) Cette conjonction des contraires, je la rapproche de la construction-destruction de Genet : « Il me semble que tout roman, poème, tableau, musique, qui ne se détruit pas comme un jeu de massacre dont il serait l'une des têtes, est une imposture. » (*L'ennemi déclaré*)

*

Une bonne partie des auteurs fétiches d'Yvon Rivard (Woolf, Marthe Robert, Jung, Blanchot ou Jabès) ne m'ont jamais dit grand-chose. Le cas de Handke est différent, mais, cherchant des ponts, je m'aperçois que je n'apprécie pas toujours Handke pour les mêmes raisons que lui. Le cas des poètes (Rilke, Garneau, Brault, Miron) est différent aussi, mais la poésie ne répond plus à mes besoins. Rivard signale son « aversion instinctive pour toute technologie » (*Personne n'est une île*), et j'aime toutes les machines dont les principes et la conception me sont accessibles. Il prend à la légère l'esprit scientifique (« les physiciens explorent-ils autre chose que leur propre cerveau ? »), et, sans lui accorder aucune exclusivité, aucun monopole, j'apprécie l'esprit scientifique au plus haut point. Il me semble que le monde existe et que les mathématiques et les sciences peuvent dire sur lui quelque chose de vrai, même si c'est toujours une vérité incertaine, approximative et provisoire, parce que la surface du champ d'investigation augmente en même temps que la capacité d'arpentage, et que l'observateur et ses instruments brouillent l'observation. Rivard est partisan de « prendre des œuvres au sérieux au point de leur confier nos vies ». Confier ma vie à des œuvres ? Vous voulez rire, monsieur Rivard ? C'est inimaginable pour quelqu'un qui voit dans la littérature l'accompagnement d'une vie consacrée à autre chose. Écrire semble être

la principale entreprise de sa vie, et je note à temps perdu ce qui me vient à l'esprit, surtout quand le mauvais temps m'empêche de travailler dehors, ou en attendant que ma cuisine soit prête...

Que de motifs d'éloignement ! Difficile d'imaginer comment les surmonter, et pourtant, ils se surmontent d'eux-mêmes. Ils ne pèsent pas lourd en comparaison d'une personne ; ce ne sont que des idées, éventuellement des lubies. Les obstacles rationnels sont des tigres de papier, comme le dérisoire tigre de Borges. Ce qui compte, c'est que les références capitales pour Rivard ne sont pas des murs de prison, ni des remparts, ni des armes offensives, ni des médailles qui lui feraient bomber le torse avec la fatale assurance d'avoir raison. Voilà ce qui rend quelqu'un fréquentable et aimable : il est libre, il est vrai, il se promène sans armes, il ne porte pas de masque, il ne s'absente jamais trop longtemps par ironie¹, il est toujours capable d'humour, il est là.

¹ « Après tout, ironiser, c'est s'absenter. » (Enrique Vila-Matas, *Paris ne finit jamais*)



Yves Laroche